
PRIÈRE

Pour le Dimanche, avant le Sermon.

ETRE Infini, Tout-Puissant, Tout-Sage, Eternel! Toi dont les perfections nous étonnent, nous éblouissent, nous confondent, mais qui daignes en tempérer l'éclat et nous permettre de t'appeler notre Père en Jésus-Christ! nous nous prosternons à tes pieds pour t'adorer et te bénir.

Grand Dieu! il n'y a rien en nous qui puisse nous rapprocher de toi, que ce cœur dont nous venons t'offrir l'hommage. Il n'y a rien en nous de grand que la faculté de nous anéantir devant toi. Nous ne sommes que pour un instant, et tu subsistes toujours. Foibles créatures, nous vieillissons comme un vêtement; le moindre choc nous abat, nous fait rentrer dans la poussière, et toi, SEIGNEUR, tu es toujours le même. Le temps qui dévore tout ici-bas ne peut te faire ressentir ses atteintes. Placé

diter ta parole, adresse-la toi-même au cœur de tous ceux qui composent cette assemblée. Il vient de toi, Seigneur, l'heureux mouvement qui les a conduits dans ta maison ; qu'il soit pour chacun de nous le gage d'une plus abondante mesure de tes grâces. Que ce jour soit l'époque d'une vie nouvelle, toute consacrée à te plaire et à t'aimer ! Exauce, exauce nos vœux pour l'amour du Sauveur que tu nous as donné, de ce Jésus, de ce généreux ami des hommes, par qui seul nous pouvons avoir accès auprès de toi.

Notre Père, etc.

SERMON XVI.

LES DEVOIRS DES MOURANS.

SERMON SUR Job IV, 21.

Ils meurent sans être devenus sages.

L'HOMME ne fait ici-bas que changer de folie. Les jouets de l'enfance sont remplacés par les frivolités de la jeunesse : aux passions , aux préjugés de la jeunesse succèdent ceux de l'âge mûr , et la vieillesse ne s'en désabuse que pour se livrer à d'autres erreurs. Aussi, M. F. , quand par le mot de *sagesse* on n'entendrait que les conseils de la raison , les leçons de l'expérience , les paroles de mon texte trouveroient déjà une juste et fréquente application.

Mais les Ecrivains sacrés voient les objets de plus haut. Dans leur sublime langage, la sagesse est ce qui rend les hommes meilleurs. Ils la voient dans ce Dieu pour qui vérité et vertu sont une même chose. La vie, c'est l'éternité; la sagesse, l'art de rendre heureuse cette éternité. *Ils meurent, sans être devenus sages, c'est-à-dire, ils ont vécu sans être sages; ils cessent de vivre sans le devenir.* La dernière de ces pensées est plus grave et plus imposante; c'est là surtout ce que l'Esprit divin veut nous faire entendre. Il voit ces hommes égarés en mille voies diverses; les uns perdant un temps précieux dans les inutilités d'une vie oisive; les autres consumant leurs forces et leurs facultés dans les agitations de la terre, ou bien cherchant, comme la brute, leur félicité dans les plaisirs des sens; il les voit se rassembler en un seul point, c'est que la mort ne les éclaire pas, ne les convertit pas. *Ils meurent, sans être devenus sages.*

Et voilà, M. F., le plus grand, le plus épouvantable des malheurs. C'est le seul irréparable. Il est impossible d'y penser sans effroi, et le devoir de vos pasteurs est sans doute de chercher à vous en garantir.

Je sais bien qu'une vie chrétienne est la vraie préparation à la mort, et qu'il est difficile dans

les jours de la maladie , à ceux qui , durant la santé , ne se sont point nourris des idées de la foi, d'être soutenus ou régénérés par elles. Cependant, quand je pense que parmi cette foule d'hommes que les passions ou leur légèreté toute seule éloignent de la piété, il en est beaucoup dont l'âme est séduite sans être corrompue, chez qui la sensibilité, les principes religieux ne sont pas détruits; quand je pense à ce qu'il y a de frappant, de solennel, de propre à réveiller l'homme, à l'émouvoir, le changer, dans la dernière scène de la vie, où tout ce qui nous enchantoit va disparaître, où s'ouvre pour nous un monde inconnu; quand je me rappelle enfin ce touchant privilège de la religion que je prêche, de faire grâce jusqu'au dernier moment, de promettre encore un salaire à l'ouvrier même qui ne vient qu'à la dernière heure, comment n'éprouverois-je pas un pressant désir de prémunir les hommes dont j'ai parlé, contre les illusions de la mort bien plus à craindre que toutes celles de la vie? Comment n'essaierois-je pas de jeter dans leur âme quelque sentiment, quelque pensée qui puisse s'y réveiller alors, et produire un effet salutaire? D'ailleurs, pour le fidèle lui-même, il est dans ces circonstances des devoirs particuliers à remplir, qu'il est bon

d'envisager d'avance. Consacrons donc quelques momens à méditer sur les illusions et sur les devoirs des mourans. C'est le plan de ce discours. Dieu veuille que les réflexions que je vais vous présenter, ne soient perdues pour aucun de nous.

Ainsi soit-il.

I. La mort n'est pas seulement le terme de la vie ; c'est le chemin qui conduit à l'immortalité, que la raison nous fait pressentir, et que Jésus a mise en évidence ; c'est la porte de l'heureux séjour où le bon emploi de la vie peut nous obtenir une place. Voilà un axiome en religion. Voilà ce que les enfans eux-mêmes ne sauroient ignorer dans l'église chrétienne. Le temps de la maladie, l'approche de notre dernier jour est donc pour l'homme un moment critique et redoutable. S'il n'a pas encore achevé sa grande tâche ; si même elle est peu avancée, avec quelle anxiété, avec quelle ardeur ne doit-il pas mettre à profit les instans qui lui restent, ces instans qui peuvent encore lui gagner le CIEL ! Cependant le plus grand nombre des hommes ne se prépare point à mourir, ou s'y prépare mal ; et c'est ainsi qu'ils *meurent, sans être devenus sages.*

I.° Ils ne s'y préparent point, parce qu'ils n'y songent point, et se déguisent le danger où ils sont.

Vous comprenez assez que je n'ai point en vue ces âmes douces et innocentes, mais faibles, qu'un trouble involontaire, l'ébranlement des nerfs, le saisissement causé par la violence des douleurs, empêchent de se recueillir pour envisager leur situation. Ah ! loin d'ajouter à la sévérité des Ecritures, j'aurais bien plus de penchant à en adoucir la rigueur.

Je veux donc parler de ceux qui éloignent la pensée de la mort, parce qu'ils ont des raisons de la craindre, de ceux qui ne pensent point au ciel, parce qu'ils sont sans goût pour les choses du ciel. Hélas ! leur nombre n'est que trop grand.

La fragilité de notre corps, les vides que chaque année fait dans le cercle où nous vivons, ces accidens imprévus qui tous les jours font disparaître quelqu'un de nos frères, ces bruits de mort qui retentissent sans cesse à nos oreilles, tout cela devrait sans doute nous disposer à l'idée de notre fin, nous la rendre présente malgré nous. Et comme il n'est aucune maladie qui ne puisse devenir mortelle, il semble qu'au premier signal nous devrions nous dire à nous-mêmes : Ce mal peut terminer ma vie ; il faut agir comme si cela de-

voit être en effet. Voilà ce que demanderait la prudence la plus commune.

Mais il en arrive tout autrement. On dirait qu'un charme fatal éloigne de nous l'image de la mort, et les illusions croissent avec le danger. Tant qu'il n'est pas évident ou prononcé par les gens de l'art, il semble hors de propos et presque ridicule d'en faire la supposition. Se montre-t-il ? Un secret espoir nous soutient : on se flatte de revenir à la vie. Les mouvemens inquiets d'une famille alarmée, les pleurs échappés à nos proches, la contenance des médecins, la tristesse et la contrainte de ceux qui nous entourent, tous ces signes nous avertissent et nous présagent notre sort ; mais notre cœur refuse de les en croire. Tant que nous sentons et que nous pensons, nous croyons devoir vivre encore ; et nous compterions sur un miracle plutôt que de renoncer à l'espérance.

Un malade dans cette situation vous parlera peut-être de sa fin, mais ne vous y trompez pas : ce n'est point une opinion qu'il exprime ; c'est une terreur dont il cherche à se délivrer, une inquiétude dont son cœur a besoin qu'on le soulage, un doute qu'il expose pour le voir dissiper. Si loin d'entrer dans ses désirs, vous confirmiez ses craintes, vous verriez soudain au

trouble, au changement de son visage qu'il ne s'attendoit à rien moins qu'à cette nouvelle. Ainsi pour toute disposition à la mort, il n'a que la peur de mourir.

Et loin qu'on ose l'éclairer, on est comme forcé d'user envers lui de ménagemens funestes. Des exhortations, des discours sérieux le fatiguoient, aigriroient ses maux : il aime à s'occuper encore des soucis, des affaires de la vie, comme pour s'y établir et s'y attacher plus fortement ; ou bien il faut le distraire, l'amuser par le récit des vanités du siècle. Il faut réveiller en lui des illusions, des préjugés, des passions qu'il seroit temps de vaincre. Il faut faire passer devant son lit de mort la figure de ce monde qui va s'évanouir pour lui.

Hélas ! cet éloignement qu'il montre pour les objets de la religion n'est que trop secondé d'ordinaire par ceux qui l'entourent. On redoute pour un malade chéri, toute émotion, toute impression pénible ; toute visite qui pourroit l'éclairer sur son état et l'appeler à réfléchir. On ne voit que la terre, et tout occupé des périls de la vie présente, on compte pour rien les périls de l'éternité.

Si dans le cercle des relations de famille ou de société se trouve un pasteur que l'on n'ose

refuser d'admettre, on le prévient que c'est comme ami seulement qu'il sera reçu. Comme ami, Grand Dieu! Et il ne lui est pas permis de remplir le plus saint devoir d'une amitié fidèle! Il ne lui est pas permis de préparer cette âme qui n'a plus qu'une semaine, un jour, peut-être une heure pour gagner le ciel; il ne lui est pas permis de la préparer à paroître devant son Juge! Il faut qu'il respecte l'illusion qui la perd!

Quelle n'est pas alors la situation d'un ministre de Jésus-Christ! Il porte un cœur qui n'est que trop sensible aux affections humaines. Il voudroit ramener le calme et la joie dans cette maison où il vient d'entrer. Obligé souvent de forcer une barrière pour arriver au malade; suivi jusqu'à son chevet par une mère, une épouse, une fille, une sœur, dont les yeux inquiets, fixés sur lui, semblent craindre ce qui peut sortir de sa bouche; démêlant la même appréhension chez celui auquel il s'adresse; ayant à combattre, à surmonter sa propre foiblesse, il s'en retourne quelquefois avec le sentiment amer d'avoir trahi son ministère, et de n'avoir rien fait pour une âme qui lui sera redemandée. Ainsi les secours même que la Providence avoit placés auprès d'un infortuné pour le sau-

ver, sont perdus pour lui ; les ressources qu'elle avoit ménagées deviennent inutiles ; la bouche qui devoit parler est forcée de se taire.

Cependant le mal fait des progrès : l'heure fatale approche ; la mort arrive peut-être dans un instant de crise où l'on ne se connoît pas soi-même. Cette âme abusée passe dans l'éternité, sans avoir songé à l'éternité, et l'on s'aplaudit de ce qu'elle n'a pas vu sa fin.

O amour du monde ! est-ce donc ainsi que tu traites tes victimes ? Après les avoir séduites, égarées pendant leur vie, tu les berces, tu les étourdis, tu les endors à leur dernier moment ; tu leur ravis jusqu'à ces momens inestimables qui peuvent encore racheter le passé, les réconcilier avec leur Juge !

Et qui sont ceux qui meurent ainsi ? Ce sont des membres de l'église de Jésus, qui portèrent le nom de chrétiens, et firent profession de croire à cette vie future après laquelle soupire le cœur du fidèle ; et ils n'osent même y songer un moment ! Ils n'osent regarder le passage qui nous y conduit ! Ils mettent un bandeau sur leurs yeux pour le traverser !

C'est peut-être un homme dont on prisoit le jugement, dont on vantoit l'ordre et l'esprit de conduite, un homme d'affaires, un père de fa-

mille; dont les comptes furent toujours en règle. Et ces comptes mille fois plus importants qui décideront de son sort éternel, l'insensé ne les a point revus!

Chrétiens! notre ministère nous appelle à vous le dire, à vous le rappeler. L'Évangile nous fait envisager une mort dont on éloigne l'idée, une mort sans préparation, comme un très-grand malheur. C'est là ce que Jésus paroît craindre pour les siens par-dessus tout: *Prenez-garde, leur dit-il, que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès de la sensualité, par les inquiétudes de cette vie, et que ce jour ne vous surprenne: veillez et priez, afin de pouvoir subsister en présence du Fils de l'homme* (1).

2.^o Mais ce n'est pas seulement en ne s'y préparant point qu'on peut mourir *sans avoir été sage*; c'est encore en s'y préparant mal.

Les uns semblent voir leur état, et ne songent pourtant qu'à la terre. La préparation des autres est trop tardive. Les derniers enfin négligent ce qui en fait l'essence, la réparation des torts, le sacrifice des passions, les dispositions du cœur.

Ici c'est un homme qui, dès les premiers mo-

(1) Luc XXI, 34. 36.

mens de la maladie , s'empresse d'appeler un pasteur et de recourir à son ministère ; mais c'est pour en obtenir des recommandations , des services , des secours purement temporels. Ainsi paroissant s'occuper de la mort , il ne songe en effet qu'à ses intérêts temporels , à son bien-être présent. Ailleurs , dans une situation plus aisée , ce sont des personnes qui règlent leurs affaires avec soin , entrent dans les moindres détails sur le partage et l'administration de leurs biens , ajoutent à leurs dispositions testamentaires par des injonctions à ceux qui les entourent ; mais tout se borne là. Se préparent-elles à la mort ? Non ; elles pensent tout au plus à quitter la vie : elles veulent se survivre à elles-mêmes , peut-être dominer encore sur la volonté de ceux qui les remplaceront.

Il est d'autres malades qui pensent aux soins du salut , mais trop tard. Ils attendent qu'il n'y ait plus d'espoir , plus de retour possible vers la vie. Ils attendent l'extrémité ; ils attendent que leur cœur soit près de cesser de battre , que leur cerveau défaillant confonde les objets réels avec les objets fantastiques , et ne puisse lier ensemble deux idées. Voilà le moment qu'ils choisissent pour la grande tâche qui doit remplir leur vie entière , qui demanderait toute la force

de l'esprit, toute l'énergie du sentiment, toutes les puissances de l'âme. C'est alors qu'on appelle un pasteur.

Eh ! quand cet infortuné, qui semble à peine nous entendre, et dont la voix éteinte ne répond que des mots sans suite, quand il conserveroit toutes ses facultés, pense-t-on que la sagesse puisse entrer en lui dans un moment et comme par inspiration ? Hélas ! suffit-il d'un moment pour détruire les préjugés, ranimer la foi, éveiller le repentir, purifier le cœur, vaincre les passions ? Se figure-t-on que nos prières toutes seules ouvrent les portes du Ciel, qu'un pécheur puisse absoudre un autre pécheur, et qu'il suffise qu'à ses côtés nous implorions pour lui le Sauveur des hommes ? Ah ! plutôt à Dieu qu'il en fût ainsi ! Plût à Dieu que les vœux ardents, les gémissemens de notre cœur que brise un tel spectacle, pussent suppléer ce qui manque à leur préparation !

Mais pourquoi donc, M. F., pourquoi donc attendre si tard ? Que craignez-vous de notre ministère ? Ne sommes-nous pas vos amis, vos amis pour la vie présente et pour celle qui doit la suivre ? Nous n'avancions pas le moment de la mort ; nous en adoucissons les horreurs. Quand emporté par ses passions, le pécheur jouit des

forces et de la santé, nous pouvons alors lui faire entendre les redoutables accens de la justice divine ; mais à ses derniers momens, nous ne savons plus lui adresser que la voix touchante de la miséricorde et les douces promesses faites au repentir. Ce repentir, nous cherchons à le faire naître dans son cœur, mais c'est pour le sauver. Nous venons le réconcilier avec Dieu, rendre la paix à son âme. Nous lui parlons enfin comme nous désirons qu'on nous parle à nous-mêmes, quand cette heure solennelle sera venue pour nous.

Non, M. F., il faut que je vous le dise ; vous ne savez pas quels sont pour les mourans les heureux effets des secours spirituels. Plus d'une fois après avoir parlé de Jésus à l'un de nos frères près d'expirer, nous avons vu sur son visage éteint l'empreinte d'un calme extraordinaire et délicieux. Quelquefois même ce calme a été suivi d'une révolution salutaire, et d'un retour à la vie.

Ah ! que la religion est belle ; qu'elle est bien-faisante auprès d'un lit de douleur ! Le monde s'évanouit ; les liens de la chair se brisent ; les amis terrestres s'éloignent ; l'ami de l'éternité s'avance ; il vient soulager le cœur du malade de tout ce qui l'opprime ; il vient apaiser ses

inquiétudes , dissiper ses terreurs , faire briller pour lui la divine espérance. Fût-ce le dernier des mortels , il s'uniroit à ses angoisses ; il sentiroit pour lui des angoisses paternelles. En le voyant renaître à la foi , à la piété , il éprouveroit la joie d'une mère qui a mis un homme au monde.

Il est enfin des personnes qui n'attendent pas l'extrémité pour se préparer à mourir , mais leur préparation est imparfaite , superficielle , fausse. Quelques discours de piété , quelques prières , quelques formalités vaines , quelques semblans de religion , voilà ce qui leur paroît suffire pour satisfaire à Dieu et aux hommes. Elles ignorent , elles oublient que c'est le changement du cœur , le repentir , un recours ardent au Rédempteur qui font la préparation véritable.

Cet homme a vécu dans le désordre : sa conduite a scandalisé les gens de bien , et fait une brèche aux mœurs publiques. Voyez-le dans sa dernière maladie : ses fautes sont effacées de sa mémoire ; il n'y songe pas : point d'aveu , point d'humiliation , point de larmes de pénitence : il parle du calme de la conscience et des joies du Ciel , comme en parleroit le juste ; sa tranquillité est un nouveau scandale ; je suis épouvanté de sa paix. Ici , Chrétiens , je me rappelle

l'exemple d'un Monarque dont la séduction avoit corrompu l'heureux naturel. Rappelé à Dieu et à lui-même par le mal qui termina ses jours, il ordonna qu'on demandât solennellement pardon à ses peuples du scandale qu'il leur avoit donné. Sans doute l'homme capable de ce beau mouvement comprenoit ce que c'est que l'expiation des fautes passées et la préparation à la mort.

Un autre s'est enrichi par des moyens iniques ou peu délicats ; cependant aucun remords ne l'agite ; aucun scrupule ne l'inquiète. Il se prépare à mourir en paix, et dispose de ses biens aussi tranquillement que si la source en étoit pure.

On ne peut reprocher à celui-ci les mêmes irrégularités de conduite, mais les passions ont été ses mobiles, et sont encore vivantes en lui. Touchez une corde sensible. Essayez de combattre ses préjugés, son humeur, de le contrarier en quelque chose ; vous verrez paroître le vieil homme tout entier. Il parle de religion, mais il ne peut consentir à se rapprocher d'un ennemi, à recevoir un parent tombé dans sa disgrâce. On n'oseroit le presser là-dessus ; on enflammeroit son sang ; on redoubleroit sa fièvre ; on hâteroit sa fin : ses dernières disposi-

tions consacrent des ressentimens injustes, cruels; cet acte, daté du moment où tout finit pour l'homme, porte encore l'empreinte des passions.

Un esprit équitable et modéré préserve cet autre de pareils excès, mais l'orgueil respire dans ses discours. En se disant Chrétien, il vous étale une vertu tout humaine. Il se plaît à répéter qu'il a rempli ses devoirs, qu'il n'a point de reproches à se faire.

Quelle idée étroite et mesquine se fait de la vertu, celui qui parle ainsi! Quoi! parce qu'il n'a commis aucune de ces actions basses et révoltantes qui appellent sur leurs auteurs l'indignation publique, ou le châtiment des lois! Grand Dieu! où est l'homme juste et droit, où est le disciple de Jésus, qui ne voie alors rien à pleurer, rien à réparer, qui n'envisage pas sous un aspect nouveau cette vie qui vient de s'écouler, et ne juge pas alors condamnables mille choses qui lui sembloient innocentes? Ah! il ne connoît pas seulement l'alliance sous laquelle il vit, cette alliance de miséricorde et de justice cimentée par le sang du Rédempteur, celui qui ose s'absoudre lui-même, en appeler à ses œuvres, et s'avancer en son propre nom vers le Juge souverain, tandis que *le nom de Jésus est seul*

donné aux hommes pour être sauvés (1). Malheureux ! Il dit : Je suis riche ; il ne me manque rien. Il ne voit pas qu'il est misérable , aveugle et nu. Il oublie qu'il n'est point de justification pour l'homme que celle qui nous vient de Dieu par la foi en Jésus-Christ (2).

O mon Dieu , déchire le bandeau qui couvre les yeux de ces hommes abusés ! Si durant les jours de la force et de la prospérité , ils s'aveuglèrent sur les plaies de leur âme : ah ! du moins à cette heure , dissipe ces illusions fatales. Qu'ils ne portent pas jusques dans l'éternité cette fausse conscience qui les a perdus. Retracer , retracer en eux une image vive et pénétrante de ta loi sainte. Qu'à la lumière de l'Évangile ils sondent leur cœur. Qu'ils se voient enfin tels qu'ils sont. Qu'ils implorant le nom du Sauveur des hommes avec un cœur ému. S'ils n'ont pas eu la félicité de marcher toujours dans tes voies , que du moins alors , il donnent le beau spectacle du pécheur régénéré par le repentir et la foi.

II. Les illusions dont je vous ai tracé la peinture , ne sauroient abuser le chrétien qui de bonne heure nourrit son âme des pensées de la religion , et régla sur elle ses sentimens , ses opinions , ses

(1) Act. IV , 12.

(2) Apoc. III, 17. Rom. III, 22.

œuvres. Qu'il est bien disposé, M. F., à remplir les devoirs des mourans !

Cette vie n'est à ses yeux qu'un temps d'épreuve, un court voyage. Chaque matin en revoquant la lumière, il se dit que ce jour peut être le dernier de ses jours : il se familiarise d'avance avec *le roi des épouvantemens* (1), qui n'a d'affreux que l'apparence, afin de pouvoir l'envisager sans trouble quand ses forces seront épuisées par les douleurs. Il prie d'avance ses amis, ses proches, de lui faire entendre alors la voix sacrée de la vérité, de la foi ; de ne point lui cacher ce qu'il lui importe si fort de savoir. C'est ce qu'il demande à leur tendresse comme le plus précieux service qu'il puisse en exiger. Il prie surtout *l'Auteur de toute grâce excellente* (2), de lui faire connaître le terme de ses jours, d'éclairer son esprit dans ces momens critiques, de tourner vers le ciel son cœur et ses pensées. Voilà comment la mort ne le *surprend* point ; il est le premier à la pressentir : la sérénité de son front, la douceur sérieuse et tendre de ses regards annonce qu'il est disposé. Ah ! ce n'est pas lui qu'il est besoin de préparer ; ce sont ceux qu'il abandonne dans cette vallée de larmes.

(1) Job. XVIII, 14.

(2) Jaq. 1, 17.

Dès les premières atteintes de la maladie, il se hâte de régler ses affaires temporelles afin de ne point laisser après lui d'embarras, de trouble, de division : il s'occupe avec une sollicitude affectueuse du bonheur à venir des siens ; il les remet ensuite à la Providence, et bannit de son âme toutes les pensées du temps. Objets de la terre, s'écrie-t-il, objets de la terre qui partageâtes trop long-temps mon cœur, ne m'importunez plus ! Laissez-moi ne m'occuper que du Dieu qui m'appelle, du Sauveur adorable auquel je vais me réunir !

Alors se plaçant sous les yeux du Très-Haut, le fidèle juge sa vie, interroge sa conscience avec rigueur ; et quand cette vie, toute composée de bonnes œuvres et de devoirs remplis, auroit toujours honoré l'église, arraché même le suffrage et l'estime du monde, ne vous figurez point qu'il croie pouvoir se passer de pardon et de clémence. Il se reproche ces motifs humains qui malgré lui se mêlèrent à ses œuvres les plus pures ; il se reproche ces momens d'indolence, ces distractions, ces langueurs dans le service de Dieu, partage de la triste humanité ; il se reproche de n'avoir pas porté plus loin le zèle, la charité, l'amour, la sainte fermeté du juste ; il se reproche l'imperfection de ses vertus. Que le mondain qui n'a

jamais compris quelle est la tâche et la vocation des rachetés du Seigneur, soit content de ses œuvres, le chrétien épris des charmes du beau moral, ou pour mieux dire de la perfection évangélique, le chrétien qui forma le noble projet d'imiter son Maître, de consacrer comme lui toutes ses facultés, tous ses momens à la gloire du Très-Haut, au bonheur, au salut de ses frères, un tel homme n'est jamais satisfait de lui-même; il ne peut jamais l'être; le but auquel il aspire est trop relevé pour qu'il pense jamais l'avoir atteint; il crie: grâce et miséricorde; il se couvre du sang du Rédempteur; il implore à genoux, ses mérites et son intercession divine; eût-il même fait de grands progrès vers la perfection, il dirait encore, comme l'apôtre: *Christ est venu sauver les pécheurs dont je suis le premier* (1). C'est dans le sein du ministre de la religion avec lequel durant la santé, il prenoit plaisir à parler des choses du ciel, que le chrétien répand son âme. C'est avec lui qu'il s'humilie aux pieds du trône de la clémence. C'est sous ses auspices qu'il s'acquitte également des autres devoirs de l'homme prêt à passer dans l'éternité.

(1) 1 Tim. 1, 15.

Il a cherché durant sa vie à s'attacher au souverain bien : il a tâché de régler sa conduite sur les commandemens de son Dieu, et sa volonté sur la sienne; mais sa soumission, sa foi, sa fidélité n'ont pas été toujours égales. Voici le moment où cette âme va retourner au Dieu dont elle émane; voici le moment où elle doit s'offrir à lui tout entière; voici le moment où les liens qui l'attachent encore à la vie doivent achever de se rompre, où ils doivent être consumés par le feu de l'amour divin; voici le moment où ses vertus mêlées d'alliage doivent se purifier, et devenir dignes du Dieu qu'elle adore, auquel elle va s'unir.

Religion divine! tu fais servir l'épreuve de la douleur à ce noble ouvrage. Tandis que l'homme charnel murmure, et loin de triompher dans l'affliction, ne sait pas même la recevoir avec patience; tandis qu'il répète sans cesse du cœur, si ce n'est de la bouche : O Dieu! délivre-moi des maux que j'endure, je ne puis les supporter; tandis que les prières qu'il fait monter vers le ciel sont des mouvemens de révolte envers le Dispensateur suprême, le chrétien subit aussi l'épreuve de la souffrance imposée aux coupables enfans d'Adam; mais que ses souffrances lui sont précieuses! C'est par elles qu'il

s'unit plus intimément à Jésus ; il acquiert avec lui une sympathie, une conformité plus entière, et par sa destinée et par les dispositions de son cœur. Il pense à Jésus éprouvant pour les mortels des angoisses telles qu'aucun d'eux ne les éprouvera jamais ; à Jésus outragé, trahi, déchiré, succombant sous le poids de la justice divine et de la malédiction du péché. Il pense à Jésus mourant pour lui, et il se trouve heureux de pouvoir lui offrir sa vie et ses douleurs ; son détachement devient parfait ; sa résignation sans limite ; sa patience, céleste ; sa piété, plus fervente ; son amour, plus véhément : l'espérance charme ses peines ; il sait que s'il porte la croix du Fils de Dieu, il aura part à son triomphe. Lors même que la violence des douleurs ébranleroit ses organes, le fond de son âme demeure en paix. Appuyé sur la foi, comme sur une ancre ferme au milieu des vagues émues, sa volonté reste fidèle, et quand il en seroit le maître, il ne voudroit rien changer à son sort.

Quoique par de tels sentimens le fidèle fasse *luire sa lumière* ; quoiqu'il fasse déjà servir la situation où il se trouve à la gloire de son maître, à l'édification de ses frères, sa tâche n'est pourtant pas finie.

Ici, Chrétiens, j'ai besoin d'admirer encore avec vous la sagesse adorable de cette religion qui, pour déployer les belles facultés de ses disciples, n'a pas besoin, comme la sagesse humaine, des forces de l'esprit, du calme de la santé, des jours sereins de la vie; mais consacre les plus orageux, les plus sombres par les plus éminentes vertus, et des détresses mêmes de la mort, de ces *liens du sépulcre*, comme les appelle l'Écriture (1), qui semblent nous réduire à l'impuissance, fait sortir les vertus les plus grandes et les plus belles.

Ce chrétien qui va mourir est chargé d'une noble mission. Arrivé à cette époque où l'homme ne ment plus; placé sur les limites qui séparent le monde présent du monde à venir, et d'où l'on voit tous les objets sous leur véritable aspect, il est revêtu d'une autorité imposante. Les pénibles efforts que lui coûtent les mots qu'il prononce, ajoutent eux-mêmes à l'impression de ses discours. Cette voix tremblante et près de s'éteindre, n'est déjà plus celle d'un mortel: il lui est donné de pénétrer les cœurs, de convaincre et de persuader. Il rassemble ses enfans, ses serviteurs. Il met à profit ces instans précieux

(1) Ps. CXVI, 3.

pour imprimer, pour sceller dans leur âme les principes sacrés de la vertu, de la foi. Il leur dit comment la religion fut toujours pour lui un guide fidèle, comment elle le soutient à ses derniers momens. Il parle du vide des passions, du néant des choses de la terre, à ce jeune homme entraîné par le torrent des plaisirs et des illusions; il lui fait entendre ces accens solennels : *Souviens-toi que pour toutes ces choses tu parotras en jugement* (1). Il appelle auprès de son lit cet autre, chez qui les sophismes de l'impiété, peut-être la voix des passions séductrices ont affoibli la foi. Il lui montre la puissance, les richesses de cette religion dont il refuse de porter le joug heureux. Il lui dit, comme cet homme illustre dont le nom cher aux lettres l'est encore plus à la religion : « Je vous ai fait venir afin « que vous voyiez comment meurt un chrétien. » Il invite tous ceux qui l'entourent, à suivre une route dont l'issue est si glorieuse et si douce. En un mot, il rend gloire à la loi de Jésus de toutes les puissances de son âme. Ses derniers accens, ses derniers regards, ses derniers mouvemens sont employés à la célébrer, à la bénir. Ainsi quittant la terre, il y jette des se-

(1) Ecclés. XII, 1.

mences précieuses qui porteront après lui des fruits de bonheur, de salut, de vie; et cette fin d'un bienheureux, sur le front duquel, au milieu de la dissolution de la nature, rayonne l'immortalité, cette fin ne s'effacera jamais du souvenir de ceux qui l'auront pu contempler: ils n'y penseront jamais sans former ce vœu: *Que je meure comme le juste, et que ma fin soit semblable à la sienne* (1) !

Tels sont, M. F., les devoirs des mourans. La négligence de ces devoirs est un symptôme assuré de la décadence de la foi. Cette foi qui pour tant de membres de l'Eglise, n'est qu'un mot vide de sens, auquel ils n'attachent aucune idée, cette foi est le vrai principe, le seul principe énergique et constant des grandes choses. Elle balance l'impression des objets sensibles par la perspective d'un glorieux avenir, et comme pendant la carrière de l'homme, elle l'élève au-dessus des tentations et des revers; quand cette carrière finit, elle le rend supérieur aussi à la crainte de la mort et des douleurs. Lorsqu'elle s'affaiblit au contraire, un voile épais s'étend devant nous; on n'aperçoit plus dans l'avenir

(1) Nomb. XXIII, 10.

que des objets vagues, confus. On ne voit que le présent ; on ne vit que dans le présent ; on n'aime que le présent ; et quand la mort vient malgré nous nous arracher à nos plaisirs, on n'en peut soutenir la perspective ; on ferme les yeux pour ne pas la voir ; les passions et les illusions de la vie nous suivent jusqu'au tombeau. Mourir sans songer à la mort devient une chose commune, et presque une affaire d'usage ; et ce qui semble difficile à concevoir, la contagion de cet exemple s'étend sur ceux même qui ont conservé des principes religieux. Il est douloureux d'ajouter que ces signes funestes sont précisément ceux qui caractérisent nos mœurs. Depuis long-temps, Chrétiens, nous avons entendu des hommes vertueux exprimer sur ce point leur douleur et leurs alarmes. Depuis long-temps je suis oppressé de ce fardeau. J'ai voulu répandre enfin mon âme au milieu de vous, rappeler des devoirs trop méconnus, trop oubliés, avertir d'une voix forte ceux qui pourroient s'endormir un jour sur les portes de l'abîme. J'ai cru que dans ces années où le respect des choses saintes a paru renaître dans les cœurs, où les esprits semblent avoir reçu une disposition plus grave et plus réfléchie ; j'ai cru qu'il étoit temps d'attaquer le plus déplorable

des abus. J'ai besoin d'espérer, M. F., que cette méditation aura fait quelque impression sur votre âme, aura quelque influence sur la suite de votre vie. Il y a dans ce sujet quelque chose de si redoutable, de si frappant, qu'il me semble impossible de n'en être pas saisi, de n'en être pas touché.

Chrétiens! Vous tous qui fûtes marqués, en naissant, du sceau de la religion, repoussez-vous cette religion bienfaisante à votre dernière heure, quand elle s'offre à vous ouvrir les portes du ciel? Voudriez-vous mourir sans avoir été sages? Non; vous craindrez une telle destinée, et pour vous et pour ceux que vous aimez. Ah! lorsque vous irez les visiter dans leurs maladies, montrez-vous désormais amis fidèles et consolateurs religieux. Ne soyez pas occupés uniquement des infirmités de ce corps périssable. Usez des droits de l'amitié, de son adresse insinuante pour faire aussi du bien à leur âme. Dites une parole de vie, dites un mot du Dieu Sauveur à cette âme immortelle qui vous en bénira peut-être durant l'éternité. Et lorsque vous-mêmes serez arrivés au dernier période, cherchez dans la religion la force d'envisager ce moment avec un courage naturel et tranquille. Ne redoutez pas la vue de vos pères

408 LES DEVOIRS DES MOURANS.

spirituels. Ne les éloignez pas de vous. Que vos entretiens avec eux ne soient pas un vain cérémonial. Déchargez-vous dans leur sein de ce qui vous pèse ou vous agite. Mettez-les à portée de vous soulager réellement, de vous rendre la paix. Mais, pour que ces devoirs sacrés vous soient alors faciles et doux, souvenez-vous qu'il faut d'avance disposer votre âme : souvenez-vous qu'il faut vivre comme le juste, afin de pouvoir mourir comme lui.

O Dieu, sans le secours duquel nos paroles ne sont qu'un vain bruit ! pénètre, pénètre toi-même leurs âmes de ces grandes vérités ! Auteur de toute sagesse ! daignes la répandre toi-même en nous, dès-à-présent et à notre dernière heure !

Ainsi soit-il.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.